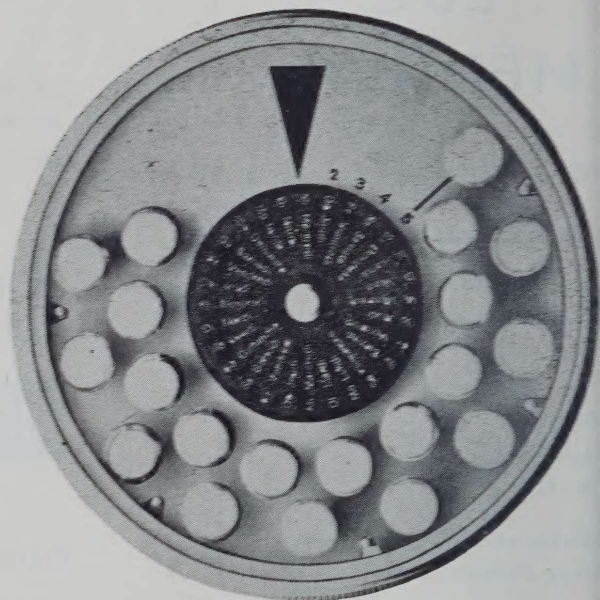
SAINT LUC MEDICAL

)65 N° 3

SOMMAIRE

Emballage de sûreté avec disque indicateur des jours de la semaine permettant un contrôle rigoureux des prises

CIBA



Régulateur du cycle

Noracycline®

Emballage de 20 comprimés
suffisant pour un cycle
1 comprimé par jour du 5e au 24e jour

saint-luc...

qu'est-ce donc ?

1 D'aucuns parmi nos confrères se demandent parfois si notre vieille Société Médicale Belge de Saint-Luc a encore aujourd'hui sa raison d'être.

La réponse à cette question demande que l'on délimite d'abord ce que notre Société n'est pas :

— elle n'est **pas un cercle d'anciens** de la même Université ;
— elle n'est **pas un club** de culture paramédicale et d'agrément ;
— elle n'est **pas une société scientifique ;**
— elle n'est **pas un syndicat chrétien** de défense professionnelle ;
— elle n'est **pas une organisation philanthropique ;**
— elle n'est **pas un Ordre des médecins** catholiques ;
— enfin et surtout elle n'est **pas une pieuse congrégation.**

Alors, quel rôle lui reste-t-il à jouer ?

2 Autant poser une question plus générale : l'Eglise catholique a-t-elle encore sa raison d'être à notre époque, en cette seconde moitié du vingtième siècle que caractérise la montée vertigineuse de la science et de la technique.

Si on répond affirmativement à cette seconde question, du même coup l'existence et la nécessité de Saint-Luc s'en trouvent justifiées. Or la réponse est oui. Car l'Eglise est une société qui a **ses caractéristiques propres** qu'aucune autre société au monde ne saurait présenter.

3 L'Eglise ne peut être confondue avec n'importe quelle autre société humaine, parce que son signe distinctif est d'être la **communauté des chrétiens,** c'est-à-dire de tous ceux qui croient en la Résurrection du Christ et, par le fait même, en leur propre résurrection.

Si le Christ est ressuscité, nous sommes par notre baptême d'ores et déjà des **ressuscités.**

C'est là le message que le chrétien doit porter au monde, par ses actes beaucoup plus que par ses paroles, en vivant **« dans un style de ressuscités »,** à savoir dans la liberté, la justice, la vérité, la joie, l'optimisme, la bonté, l'AMOUR.

C'est aux fruits que l'on juge l'arbre, c'est au style de vie des chrétiens qu'on juge l'Eglise, que l'on reconnaît la véracité et l'authenticité de son message.

4 La question devient pour nous celle-ci : y a-t-il quelque chose qui permette de **différencier** un médecin chrétien d'un médecin incroyant compétent, consciencieux et dévoué à ses patients ?

A la façon dont son médecin le prend en charge et le soigne, un malade peut-il reconnaître qu'il est chrétien ?

A la façon dont son confrère l'accueille et lui rend service, un médecin peut-il reconnaître qu'il est chrétien ?

A la façon dont un médecin l'écoute et dialogue avec lui, un homme de science peut-il reconnaître qu'il est chrétien ?

Bien entendu il ne suffit pas que le médecin s'affirme catholique, et multiplie les signes de croix, et soit même officiellement un « tala », un de ceux qui vonT A LA messe le dimanche... Ce serait trop facile... **« Ce ne sont pas ceux qui disent : Seigneur, Seigneur, mais ceux qui font ma volonté, la volonté de mon Père... »**

5 C'est ici qu'on retrouve la raison d'être de notre Société Médicale Belge de Saint-Luc : elle est une **communauté de médecins croyants** pour qui le catholicisme n'est pas du folklore ni un simple héritage, mais une raison de vivre et une façon de vivre ; elle est une **cellule d'Eglise.**

Le rôle de notre Société sera dès lors d'être un **lieu de ressourcement** spirituel et d'aggiornamento théologique, moral et social ; cet enrichissement personnel permet d'avoir de sa foi une certitude plus nette et aboutit à **témoigner** avec plus d'amour auprès de ses malades, auprès de ses confrères, auprès des scientifiques, auprès de tous ceux que nous approchons grâce à notre métier. Saint-Luc est la **société des médecins témoins du Christ** dans le milieu qui leur est propre, le milieu de la souffrance et de la mort, le milieu de la confraternité médicale, le milieu de la science de l'homme. Il en découle pour les membres de Saint-Luc la nécessité du témoignage individuel mais aussi parfois du témoignage collectif.

R.V.G.

médecine et esprit de pauvreté

par le docteur Jacques LOEPER. (1)
professeur à la Faculté.

LA PAUVRETÉ EN TANT QU'HOMME.

L'esprit de pauvreté, thème d'une des Béatitudes, est après la charité un des traits essentiels de l'Evangile.

Le Christ a été pauvre et a aimé les pauvres.

Ces simples constatations nous incitent à la réflexion et nous concernent en tant qu'homme et en tant que médecin.

Comme on l'a dit, être pauvre, au sens évangélique n'est pas être misérable : les pauvres dans la Bible sont les Justes, fidèles à la loi de Dieu, et dans le Nouveau Testament ce sont ceux qui mettent la volonté de Dieu au-dessus de tout.

« Ne vous préoccupez pas de ce que vous mangez, de ce que vous buvez. Cherchez d'abord le Royaume de Dieu et sa justice.»

La pauvreté évangélique apparaît comme la disposition d'un **cœur uniquement occupé des intérêts du Royaume de Dieu et libre à l'égard des biens terrestres.**

Si cette pauvreté ne nous commande pas d'être démuni, elle doit nous inciter a une prudence constante vis-à-vis des biens de cette terre, car là où est notre trésor là est aussi notre cœur. Elle est donc une **ascèse, la voie** qui mène à la liberté des enfants de Dieu.

---

(1) Extrait du numéro de novembre 64 de « Saint-Luc », organe du Centre Catholique des Médecins Français, avec l'aimable autorisation de la Rédaction.

Elle est aussi un élément préalable au développement et à l'exercice de la charité. Aimer le prochain sera ressenti comme une passion d'autant plus ardente que nous serons plus libres vis-à-vis de nous-mêmes, et de nos propres problèmes.

L'esprit de pauvreté est encore un **appel.** Le pauvre est un inassouvi, assoiffé de Dieu, insatisfait de la situation présente. Cet appel est chargé d'espérance, d'un esprit de renouveau voulant la libération des personnes et le règne de la justice. Ainsi assez paradoxalement l'amour de la pauvreté nous conduira à libérer le pauvre de sa propre misère. Dans le monde moderne où règne une tendance forcenée de compétition capable d'engendrer au moins des conflits économiques, l'esprit de pauvreté apporte le seul contrepoids bienfaisant ; dans l'aide aux nations déshéritées il est, comme l'histoire actuelle nous le montre, le complément nécessaire du progrès scientifique et industriel qui sans cela aboutirait à une solution inhumaine et à une impasse.

LA PAUVRETÉ EN TANT QUE MEDECIN.

Mais pour le médecin l'esprit de pauvreté présente des applications particulières. Pour répondre à ce précepte dans notre profession l'option fondamentale nous paraît être la suivante : exercer la médecine **essentiellement pour le bien du malade.**

Cette option quoique générale est exigeante ; elle implique que nous mesurions exactement la valeur du service rendu, que nous accordions nos honoraires aux possibilités financières du patient ou du groupe dont il est membre, que nous soignions l'indigent. La forme de la médecine n'a pas d'influence déterminante sur cet esprit de pauvreté : l'on peut être riche d'esprit en médecine libérale comme en médecine fonctionnarisée.

L'esprit de pauvreté du médecin envers le malade est aussi fait d'**humilité** c'est-à-dire de **compréhension** et de **patience.** L'attitude dominatrice vis-à-vis du patient, l'absence de dialogue, d'explication des décisions prises, sont peut-être des moyens de gagner du temps ou d'éviter des réponses difficiles, mais ne répondent pas à la pauvreté évangélique. Notre patience doit aussi s'exercer devant le malade hésitant et soupçonneux qui irrite notre susceptibilité, d'autant plus que souvent nous n'avons pas su le mettre en confiance et comprendre son désarroi, que nous saisirions d'un seul coup si nous étions brutalement placés dans une situation semblable à la sienne.

L'esprit de pauvreté du médecin doit aussi s'exercer **vis-à-vis de lui-même :** reconnaître que l'on ne sait pas tout soigner ou opérer, qu'il est des cours de perfectionnement à suivre, des spécialistes ou des anciens auxquels il faut demander conseil ; plus pratiquement

qu'il ne faut pas démesurément augmenter sa clientèle ou pratiquer une concurrence acerbe vis-à-vis des confrères, et pour ceux affectés à l'enseignement ou la recherche que le but premier n'est pas d'accéder au grade supérieur ou à une autorité plus étendue.

La pratique de la pauvreté évangélique est cernée de **deux embûches :** la première est de tomber dans une attitude de facilité où nous trouverons de bonnes raisons pour rester dans une situation médiocre ; l'effort de connaissance et de perfectionnement ne doit pas nous quitter. La deuxième est que si la pauvreté est une attitude intérieure de détachement à l'égard des biens extérieurs, compatible avec la possession de ces mêmes biens, la tentation est grande d'user paisiblement de ces biens tandis que les autres sont dans la misère.

Pour apprécier la frontière entre le nécessaire et le superflu il faut nous dépouiller de toute attitude passionnelle mais aussi avoir de l'honnêteté et de la lucidité ; et nous savons bien que nous en manquons, comme d'autres, quand il s'agit de nous-mêmes ou de nos proches ; il est trop simple de tranquilliser sa conscience par quelques bonnes œuvres judicieusement réparties au cours de l'année. L'esprit de pauvreté est, comme nous l'avons dit, essentiellement **la conscience permanente d'un vide et la soif de Dieu ;** c'est une attitude positive, et non négative de retranchement.

L'amour de Dieu en est la racine et c'est à cette source exigeante qu'il faut constamment nous référer pour nous conduire dans la vie pratique.

Docteur Jacques LOEPER.

A méditer.

L'Eglise doit manifester
non seulement ce qu'est Dieu,
mais aussi ce qu'est l'homme...

Le mystère du Christ n'est pas seulement
l'épiphanie de Dieu,
mais l'épiphanie de la plénitude de l'homme...

(Cardinal Henriquez, archevêque de Santiago du Chili, au Concile)

Dans le Christ
ce n'est pas seulement la Rédemption qui s'accomplit,
mais la Création qui est assumée...

(Mgr von Streng, évêque de Bâle)

teilhard et la médecine

par P. NAVARRE. (1)

LIMINAIRE.

Le médecin est-il un savant ?

Non. Ou du moins il n'est pas, sauf exceptions assez nombreuses du reste (Facultés, Laboratoires, etc.), un homme de science, considérant la recherche scientifique comme l'objectif majeur de son état.

Il est plutôt, à l'ordinaire, un technicien, un praticien, voire un artiste ou un « poète » au sens grec du mot, c'est-à-dire un réalisateur, celui qui **fait** et non seulement celui qui **sait.** On lui demande d'intervenir (parfois violemment, chirurgicalement), et même de réussir : de lui, qui attend qu'il cherche, qui suppose qu'il hésite ?

La vie n'attend pas, et on lui demande de guérir le vivant. Ceci explique qu'ayant cependant perdu certaine auréole quasi mystique, il demeure aux yeux de beaucoup, secrètement, quelque peu magicien, et que l'entoure ordinairement une vénération qui va plus loin que l'estime, car on le voit transformer le cours de la vie, parfois même empêcher ou du moins retarder la venue de la mort. Si nous n'osons dire qu'il est un faiseur de miracles (car le mot a une signification théologique trop précise), nous ne croyons pas exagérer en disant qu'il lui arrive de faire des prodiges — et c'est même là ce que les hommes, d'instinct, attendent de lui.

Prestige et misère du médecin... Prestige, car quel homme (si ce n'est un prêtre) suscite cette attente ? Misère, car quel homme connaît mieux ses limites que le médecin, constamment affronté au mystère de la vie ?

(1) Conférence faite au « Club Médical » de Bruxelles, à la séance de mars 1965.

UN PROPHETE DE LA SCIENCE.

...Technicien ou « poète », on peut se demander quel secours le médecin peut attendre de l'homme de science qu'est avant tout Teilhard de Chardin. On a sans doute, quelque peu sottement, accusé celui-ci de n'être qu'un « poète » (mais ici au sens plus romantique qu'étymologique du mot...). Néanmoins, son prestige de savant croît d'heure en heure, et certains vont jusqu'à le saluer comme l'authentique Savant de cette époque où la Science elle-même se trouve promue au rang des valeurs les plus hautes et les plus décisives. Teilhard est un messager, mais son message, historiquement, dérive des recherches scientifiques auxquelles il s'est livré, durant quelque soixante ans, avec une rigueur et une probité rarement égalées.

Du savant, il a l'absolue loyauté et l'insatiable besoin d'objectivité, et ces qualités témoignent d'une authentique vocation qui remonte à sa plus lointaine enfance comme nous le montre un bouleversant inédit, véritable « Histoire » d'une Ame vouée à la Science dès le premier instant de sa découverte du Monde ([2]).

Mais du savant, il a aussi, outre l'indispensable humilité, la fulgurance du regard. Visionnaire, non, mais Voyant, oui. Et ceci, joint à cela, le classe définitivement parmi les plus grands de l'Histoire, car l'on ne peut lui reprocher de ne pas être à la commune mesure des chercheurs ordinaires dont un Nietzsche se moquait si insolemment, mais de les dépasser par la perfection d'un Regard synthétique, sans rien sacrifier des humbles exigences d'une recherche minutieuse et méthodique.

Oui, tel est Teilhard, incontestablement, et de plus en plus au regard de ceux qui le fréquentent : prophète de la science.

LE MESSAGE DE TEILHARD AUX MEDECINS.

Ce prophète, quel message apporte-t-il aux médecins de notre temps ?

Aucun message spécial, semble-t-il d'abord. En effet, si prodigieuse que soit sa bibliographie, si variés les centres d'intérêt teilhardiens en dehors de la paléontologie, je ne sache pas que Teilhard ait consacré beaucoup de temps à la réflexion sur la Médecine. Plus savant que technicien, plus voyant que praticien, de quel secours peut-il être pour elle ?

([2]) **« Le Cœur de la Matière »** (Paris, 30 octobre 1950).

D'abord, il n'est pas de technique, il n'est pas d'art qui ne puise sa force première dans une vision, au sens le plus profond du mot. Si le technicien ne doit pas être détourné d'une recherche méticuleuse par la spéculation ou la rêverie, on ne doit pas nier qu'il ne peut néanmoins se passer de la réflexion, et tant mieux pour lui si, dans des domaines particulièrement complexes et délicats, cette réflexion peut se muer en une authentique méditation. Or, quoi de plus complexe et de plus délicat que le domaine de la vie, et plus encore celui de l'homme ?

Ce domaine, c'est précisément celui qu'affronte la médecine, et Dieu sait que la médecine en éprouve constamment le caractère complexe et délicat. La difficulté, si nous l'examinons sur le plan le plus élevé, ne dérive-t-elle pas essentiellement du fait que le médecin, s'il n'y prend garde, est tenté de traiter l'homme en **objet,** accessible à ses médicaments et à ses outils, et non en **sujet,** échappant donc par définition, si le malade n'y consent librement, à la fois à ses investigations et à son action ? De toutes les déceptions médicales, la plus vivement ressentie est peut-être le désarroi où l'homme, être éminemment protéïforme, plonge un médecin qui souhaiterait voir devant lui, technicien armé qu'il est, un être non seulement moins mystérieux, mais moins palinodique. Or, depuis des milliers d'années qu'il y a des savants, et qui pensent à l'homme, il n'y en a peut-être pas qui aient approché le mystère de l'homme, en savant, avec cette rigueur et cette pénétration dont fait preuve Teilhard de Chardin.

Quoi qu'en disent en effet certains critiques dont on se demande parfois dans quelle mesure ils ont lu son œuvre ([3]), il est difficile de trouver un penseur ou un savant qui ait fait à l'homme une telle place dans l'univers, affirmant en même temps son insertion profonde dans le monde mais aussi sa totale et radicale originalité : nul sans doute, — hormis peut-être Thomas d'Aquin, ce chantre incomparable de la Création, qui n'est pas il est vrai un savant, mais un philosophe et un théologien, ce qui nuit hélas ! à son rayonnement en une époque où métaphysique et théologie, sciences jugées plus spéculatives que positives, répondent moins que jadis aux aspirations de la sensibilité humaine...

Teilhard de Chardin, grâce à Dieu (eût dit le bon Pape Jean XXIII) n'est pas un théologien de métier, et il ne s'occupe guère de philosophie. Peut-être, il est vrai, connaît-il mieux celle dont Charles Péguy a dit qu'elle n'allait pas « en classe de philosophie »...

L'homme des grands espaces et des millénaires sans nombre a dû, en effet, rencontrer ailleurs une autre métaphysique autrement

---

([3]) Tel le Dr Maurice Vernet parlant de la « Grande Illusion de Teilhard de Chardin »...

vivante et réelle, autrement « ouverte » et perspicace (il faudrait le chercher et sans doute pourrait-on le découvrir)... Mais il n'empêche que lui-même veillait le premier à ce qu'on ne l'affublât point de titres qui n'étaient pas les siens.

En revanche, il se sentait à l'aise, « comme poisson dans l'eau », sur le terrain scientifique où le conduisaient à la fois, il faut le reconnaître, sa vocation d'homme et sa vocation de prêtre.

Et c'est de là, de cette hauteur dont il ne fit du reste jamais un piédestal, que Teilhard parle aux médecins de notre temps.
Il leur dit : « Voilà l'homme ».

LE PHENOMENE HUMAIN.

A vrai dire, plus que de **parler,** il se préoccupe de **montrer.** Qu'est-ce que ce « phénomène humain » qui tant scandalise ses détracteurs, si ce n'est l'homme amené sous le faisceau lumineux dont dispose l'homme muni de ses sens et de son intelligence, l'homme rendu accessible à une prise de conscience authentiquement scientifique, sans que pour autant soit le moins du monde sacrifiée ni mésestimée toute ultérieure prise de conscience, à la lumière d'une raison qui prend son envol à partir de ces données scientifiques, ou plus encore à la lumière d'une foi qui met l'homme en contact avec l'indicible clarté d'une révélation surnaturelle.
Le « phénomène humain » c'est tout simplement « l'homme qui apparaît » : rien de plus, mais rien de moins. Rien de plus, et cela limite sans doute la portée de la « découverte », mais cela situe l'homme aussi, à la portée de l'homme d'aujourd'hui, tel que celui-ci a été modelé récemment par l'habitude d'une science exigeante et sourcilleuse plus modeste encore qu'ambitieuse.

Teilhard — on l'a noté plusieurs fois — est de la race des « physiciens » grecs, de ceux qui ont tant contribué à la formation d'un type d'homme ordinairement jugé comme un type d'une qualité peu commune et qui, pour ce faire, n'ont pas commencé par détourner l'homme de son milieu naturel, la Terre, ni par l'arracher au sein de Déméter, sa Mère nourricière, pour le placer dans je ne sais quel inaccessible empyrée (ainsi les fameux « pré-socratiques » mais aussi et plus encore l'illustre post-socratique Aristote, le plus grand incontestablement de tous les « physiciens » de l'antiquité) : ce qui n'a pas empêché, bien au contraire, le pays de Déméter de devenir le pays d'Athéna, la déesse de l'intelligence souveraine...

Non pas avec des vues mythiques qui ne correspondent plus aux goûts de l'âge moderne, mais au prix de recherches humbles et laborieuses que sa mort a seule interrompues, dans les steppes de Chine ou la savane d'Afrique, la profondeur des grottes obscures ou l'im-

mensité des plateaux déserts, partout, c'est la figure de l'homme millénaire que Teilhard a poursuivie, cernée et finalement atteinte.

Non certes que la découverte fût entièrement neuve, car il y avait eu des paléontologues avant lui, mais qui donc avait été, autant que lui, doué de la faculté de **voir ?** Voir bien au-delà des horizons irradiés de soleil, d'un œil exigeant et scrutateur, et en même temps intrigué par l'au-delà fantastique... Il y avait eu aussi d'autres scrutateurs des profondeurs humaines, de Socrate à Pascal, et l'humanité savait depuis longtemps que l'homme « n'est ni ange ni bête », et même que « qui fait l'ange fait la bête ».

Hélas ! L'humanité le **savait,** mais ne le **sentait** pas. De toutes les facultés humaines les plus promptes à s'émousser, la sensibilité n'est-elle pas la plus prompte ?... Il faut en convenir : malgré Pascal et malgré tous les démentis de l'expérience, l'homme, depuis longtemps s'obstinait à « faire l'ange ». Faut-il s'étonner qu'il ait si brillamment réussi à... « faire la bête » ?

VISION COSMIQUE DE L'HOMME.

Avec des arguments qui ne sont pas de raison (la raison « imbécile » a dit aussi Pascal), mais d'expérience (et d'une expérience combien de fois millénaire ?), Teilhard a montré dans l'homme un vivant profondément intégré dans le cosmos ; le cosmos le plus authentique, le plus total et le plus véritablement « cosmique », à la fois prodigieusement riche et merveilleusement ordonné.

Découverte nouvellement faite, qui devenait aujourd'hui d'une incalculable portée, car elle était assortie désormais d'une possibilité d'action inouïe jusqu'ici. La médecine elle-même, si justement fière de ses conquêtes chimiques, voire biologiques, et plus encore peut-être de son extraordinaire virtuosité technique, sent-elle assez combien cette « vision cosmique » de l'homme lui donne à la fois une assurance qui manquait parfois aux plus délicats et aux plus scrupuleux de ses représentants, et une confiance plus grande dans les progrès techniques qu'il lui faut accomplir sans crainte, puisque ce n'est pas un crime de lèse-humanité que de situer l'homme dans l'orbite qui lui convient, l'orbite cosmique.

Au demeurant — et ceci est capital — cette situation rend l'homme non seulement tributaire et bénéficiaire des ressources cosmiques, mais encore responsable et maître en quelque sorte de toute l'évolution cosmique. Comment ?

La situation privilégiée de l'homme, exaltante et terrifiante à la fois (car il en découle une fantastique responsabilité) dérive à la fois de son insertion radicale dans l'univers et d'une originalité de nature que la science la plus authentique révèle à son tour, alors que pré-



Contre la Douleur
X
LA CROIX BLANCHE
POUDRES·COMPRIMES·CACHETS
En toutes Pharmacies

cédemment elle n'avait guère été soulignée que par des analyses philosophiques ou théologiques.

On connaît en effet la méthode de Teilhard, la plus objective et la plus positive : poursuivre l'être à la trace des phénomènes, des phénomènes seuls, car quel autre signe valable pour l'esprit pourrait offrir l'être, sinon ses apparences ?

TRIOMPHE DE L'IMPROBABLE.

Or, ces traces, méticuleusement étudiées, par milliers, tout au long de cet espace grandiose qui s'appelle le temps, voisi qu'elles révèlent une montée progressive de la réalité cosmique, en dépit de tous les obstacles contraires qui devaient plus probablement conduire dans une direction inverse. L'évolution du monde se révèle en effet — contrairement à ce qu'a cru longtemps un transformisme matérialiste — non pas comme le triomphe du plus fort, mais comme le triomphe du plus faible... ou du moins de l'improbable. Improbable la **vie,** improbable encore plus la **réflexion,** la victoire biologique d'une Réflexion qui, tournée par définition vers le dedans, semblait peu douée pour conduire **en avant** et triompher des mille forces brutales qui entraînent en arrière.

Or, c'est bien ce miracle pourtant qui s'est accompli, et que révèle en particulier la paléontologie : le miracle de l'improbable conduisant au **miracle de l'homme,** au nom d'une loi qui semble bien commander l'ensemble de l'évolution, depuis la formation des atomes et des molécules jusqu'à l'apparition du cerveau humain, condition de la pensée réflexive : la loi d'une **complexification** croissante, mille fois démontrée par l'expérience ensevelie depuis des millénaires dans les entrailles de la terre.

...Sur ces entrailles, tel un chirurgien de génie, Teilhard de Chardin s'est penché avec la joie de l'Enfant qu'il fut toujours, et la rigueur d'un Savant intransigeant. Dans ces entrailles ainsi méthodiquement examinées et expertisées, il est merveilleux qu'il ait lu une réponse fatalement obscure mais non incertaine, l'énigme humaine, avec une autorité et une loyauté que n'avaient pas jadis les aruspices penchés sur des viscères d'animaux...

Cette réponse, la voici. L'homme n'est pas étranger à la terre, à quoi le lient toutes les fibres de son être. Cependant, il la domine toute, non point par son orgueil, mais par la puissance extrême dont il reproduit en lui, en les sublimant, ses plus extraordinaires virtualités. Non pas étranger, certes, mais distinct, de toute la distinction qui crée en lui une différence de nature, puisque l'homme, et l'homme seul, possède par son esprit, la force capable de le conduire à un autre destin que la mort, et avec lui le cosmos tout entier.

LE POINT OMEGA.

Ne sommes-nous pas, ici, un peu loin des perspectives d'une science positive ? Nous croyons cependant que cette brume finale annonce comme encore un matin d'été, l'approche encore obscure d'un prodigieux Soleil. Bien des obscurités demeurent sans doute, bien plus encore en nous que dans Teilhard (dont on a fait du reste bien à tort un optimiste facile et content de peu). Lui-même a été le premier à bien distinguer ce qui est conquête assurée et extrapolation forcément anticipative. Mais il y a des extrapolations scientifiques : celles qui font un bond dans l'avenir incertain sous l'effet d'un poids qui est le poids d'une expérience authentique, longuement vérifiées.

Teilhard était bien trop loyal et trop prudent pour ne pas convenir de l'incertitude où plonge encore l'annonce pourtant inévitable à ses yeux d'un « ultra-humain » qui verra la fin de l'Evolution. Mais ce **« Point Oméga »** qui tant fait rire ses détracteurs et tant fait hésiter certains de ses admirateurs, qui niera qu'il est dans la logique absolue d'une pensée par ailleurs rigoureuse et si remarquablement fondée sur l'observation ? Il serait peu flatteur pour la science que de lui dénier tout droit à la logique...

Teilhard, il est vrai, a d'autre arme que la logique, il a la foi. Des médecins croyants, ou simplement de bonne foi, ne seront pas choqués de cette lumière nouvelle à laquelle recourt un savant. Si le christianisme, dans la mesure même où il est communication directe avec Dieu, demeure un mystère indescriptible, il n'en constitue pas moins, vu de l'extérieur, un « phénomène », à la fois historique et humain. Parler de « phénomène humain » n'est pas attenter à l'homme, mais parler de « phénomène chrétien » n'est pas non plus blasphémer. Et Teilhard n'est infidèle ni à sa science ni à sa foi quand il s'émerveille de la convergence inouïe qu'il décèle entre l'Evolution et l'Incarnation. Libre à l'homme s'il ne la voit, de fermer les yeux sur cette convergence, mais la force de Teilhard, prophète de la science, n'est nullement diminuée, bien au contraire, du fait qu'il est aussi, d'humble manière, ce que tout chrétien devrait être en quelque façon, prophète du Christ...

LE CHANTRE DE L'HOMME.

Telle est la lumière, d'abord étonnamment claire, puis merveilleusement tamisée, que l'homme, et surtout le médecin de notre temps reçoit de Teilhard.

Ce message sur l'homme, si complet, si enraciné dans l'observation, et en même temps si ouvert aux perspectives supérieures de la foi. Il faudrait un étrange goût de l'obscurité, mais aussi de la mutilation, pour ne pas vouloir l'écouter.

Tout récemment, une jeune fille inconnue chantait à la Télévision française cette naïve et orgueilleuse poésie :

« Je suis l'arbre...
Je porte la terre
Et je touche le ciel... »

Avec autant de poésie, et plus de rigueur en même temps, Teilhard montre au médecin cet Arbre plus étrange encore et plus grand, dont il est le serviteur, et qui s'appelle : l'Homme.

P. NAVARRE.

Intentions d'une messe de communauté médicale.

Pour que les médecins de Saint-Luc
et tous les médecins chrétiens de notre agglomération
vivent vraiment leur christianisme,
en laïcs d'Eglise,
en témoins de ta Parole...

pour que tous les médecins vivent vraiment
dans un esprit d'authentique confraternité,
de charité confraternelle...

pour nos malades en danger de mort
et ceux pour lesquels nous avons
une décision professionnelle grave à prendre...

pour nos épouses et nos enfants,
pour nos foyers
que peut-être nous négligeons parfois
à cause de nos occupations professionnelles...

nous Te prions, Seigneur !

(Intentions dites à la Messe communautaire
de la Société de Bruxelles le 2 Avril 65)

réussir, mot-clé des adolescents.

par F. Vincent AYEL.

Nos lecteurs connaissent la remarquable revue française BIBLE ET TERRE SAINTE. Elle vient de publier dans son numéro de mars l'article ci-dessous qu'elle nous autorise à reproduire.
F. Vincent AYEL directeur de la revue « Catéchistes » y fait preuve d'une telle compréhension de l'adolescent et de sa psychologie que nous croyons rendre service à nos lecteurs médecins, psychologues ou... pères de famille en reproduisant ce texte. Nous le remercions vivement de son autorisation.

R. V.

AVANT-DIRE.

La figure de Salomon peut utilement nous inviter à réfléchir sur la signification de l'appétit de réussite humaine. Plus précisément, nous nous interrogerons sur un aspect central de la catéchèse aux adolescents. « Réussir » : un mot-clé qui cristallise les aspirations les plus profondes de l'adolescent. Il existe à cet âge une sorte de messianisme temporel : il importe d'en tenir compte et d'adopter à son égard une attitude pédagogique chrétiennement juste, d'éviter toute confusion simpliste entre foi et espérance théologales d'une part et cette soif de promotion vitale d'autre part, mais aussi de bien en discerner la signification positive dans la croissance spirituelle d'un être.

SIGNIFICATION DE L'ADOLESCENCE.

L'enfance était surtout un stade de l'acquisition, caractérisé par l'attitude captative, dominé par le souci de l'« avoir » ; l'âge adulte sera normalement sous le signe de la création, de l'oblativité et du verbe « donner ». Entre la dépendance infantile et le don de soi adulte, l'adolescence peut se définir comme le temps de la personnalisation ; il s'agit alors surtout de « se posséder », d'« être » par soi-même, de prendre conscience de son visage singulier.

D'où la charge affective particulière du terme « réussir » chez l'adolescent : le succès atteste la réalité de son pouvoir, il est affirmation victorieuse de sa personne. « Je réussis, donc je suis », pourrait-il dire. Il redoute l'échec comme une menace pour son moi encore fragile et en recherche — et c'est ce qui provoque souvent sa gêne, sa maladresse et sa timidité. C'est par le succès, par la victoire sur les obstacles que nous prenons conscience de nous, que nous créons davantage ; l'homme est essentiellement un être « en projet », en tension vers une fin. A l'âge de l'adolescence, cette visée constitutive de la personne s'éprouve dans une sorte de frénésie encore incertaine de son objectif : Christophe Colomb prend la mer et tend sa voile au grand vent, mais il ne sait pas exactement vers quels rivages il veut aborder. A travers *les* succès de l'instant remportés dans tels domaines particuliers — scolaire, sportif, moral, technique, sentimental, etc., — c'est *la* réussite fondamentale de la personnalité qui est inconsciemment poursuivie par l'adolescent : vivre, être reconnu par autrui. Plus que *les échecs* — ou à travers eux, c'est *l'*échec qui est redouté comme destructeur du moi.

Les succès sont objets d'espoirs, mais vers la réussite tend l'espérance. Il faut percevoir cette dimension métaphysique et religieuse dans la soif de réussite du jeune. Les petits succès procurent des satisfactions ; ils risquent bien de produire des âmes satisfaites, possessives, en régression infantile, repliées sur leur quiétude. La réussite, qui est plus que la somme des succès, enfante la joie. *« (La nature) nous avertit par un signe précis que notre destination est atteinte. Ce signe est la joie. Je dis la joie, je ne dis pas le plaisir. Le plaisir n'est qu'un artifice imaginé par la nature pour obtenir de l'être vivant la conservation de la vie ; il n'indique pas la direction où la vie est lancée. Mais la joie annonce toujours que la vie a réussi, qu'elle a gagné du terrain, qu'elle a remporté une victoire : toute grande joie a un accent triomphal. »* [1] La joie est liée au sentiment de « plus être », de perfection ; elle n'est pas de l'ordre de l'« avoir ». Son caractère plénier s'oppose à la discontinuité et à la caducité du plaisir.

---

[1] H. BERGSON, L'Energie spirituelle.

« REUSSIR » SONNE FAUX DANS LE MONDE ACTUEL.

Il n'est pas facile d'être adolescent dans le monde actuel : le sentiment de réussite y est en butte à des agressions multiples ou exposé à des équivoques malsaines. Nos pays occidentaux sont entrés dans ce qu'on appelle l'économie d'abondance ou la civilisation du consommateur. L'aspiration à la réussite risque fort d'être faussée et de se dégrader en simple recherche d'une existence confortable, d'une situation bien argentée ; la débrouillardise et même la tricherie se présentent aux jeunes comme des voies normales et à peu près nécessaires dans les perpétuelles courses d'obstacles où le système économique et scolaire les engage bon gré mal gré.

Le désir de réussite est exaspéré par les barrages, examens, exigences de « moyennes » qui jalonnent les couloirs d'accès à la vie adulte. D'année en année, chacun se sent jaugé, réduit à sa dimension scolaire, déclaré apte ou inapte, et cette entreprise de planification pédagogique — pour indispensable qu'elle soit — ne va pas sans retentissements graves dans la psychologie des jeunes qui se voient manipulés comme des objets et auxquels le système ferme la porte de certains domaines de valorisation personnelle autres que celui des performances scolaires. Pour satisfaire leur irrépressible besoin de réussite et d'affirmation, ils seront conduits de plus en plus à se compenser dans des comportements de chahut ou de violence... ou à se réfugier dans le rêve narcissique.

EVANGELISATION DU SENS DE LA REUSSITE.

Il n'est pas excessif de dire qu'on n'a rien fait de sérieux en éducation chrétienne des adolescents tant qu'on n'a pas évangélisé en profondeur cette aspiration à la réussite, tant qu'elle n'a pas été intégrée au dynamisme proprement chrétien — non pas de façon intellectuelle et verbale, mais dans l'expérience concrète du jeune. Comprenons bien d'abord le sens général de toute catéchèse à l'adolescence et le style qu'elle requiert. Son but est alors moins de faire acquérir de nouvelles connaissances (registre de l'« avoir ») que d'aider à la croissance de la personne (registre de l'« être ») ; elle doit moins se polariser sur les échecs ou les succès que sur *la* réussite et *l'*échec fondamentaux. Il s'agit de permettre à l'adolescent d'assimiler le message à sa personnalité et à son expérience plus que d'en étendre l'inventaire quantitatif.

Tentons de formuler quelques lois d'une catéchèse éducatrice du sens chrétien de la réussite.

FAIRE DES HOMMES DE DESIR ET D'ATTENTE.

1. Toute catéchèse doit être sous-tendue en permanence par *une action éducative pré-évangélisatrice.* Pour pouvoir annoncer Jésus-Christ, proposer le salut qu'il apporte, il est indispensable de faire de nos jeunes des hommes de désir. Or, trop souvent, on détend en eux ce ressort, soit par l'ironie qui mue les enthousiasmes en scepticismes, soit par la satisfaction trop immédiate et facile de leurs aspirations non critiquées, soit encore en télescopant le temps du rêve et du désir par un type d'activisme prématuré. Il faut leur laisser faire leur adolescence ; à vouloir trop hâtivement les engager dans des actions de type adulte, on éteint la flamme et on produit des blasés. « *On ne célèbrera jamais assez les mérites de l'attente : tant qu'un être attend, il peut être sauvé, quand il n'attend plus rien, il est perdu... Attendre, c'est rester tendu vers la joie, c'est être à l'affût d'une joie possible.* » [2]. Le véritable éducateur d'adolescents est celui qui suscite le désir et entretient la chaleur del'attente ; il vit la spiritualité de l'Avent et tient en éveil la tension messianique.

Cette action précatéchétique consistera, en même temps d'ailleurs, à rendre possible aux adolescents des réussites effectives, à leur trouver des terrains de valorisation, à les encourager par une présence sympathique à entreprendre des tâches à leur mesure qui leur donneront confiance et leur procureront le sentiment d'être « reconnus » par les autres. Tout ceci doit s'étendre sur un plan très humain, pas nécessairement d'abord apostolique ou religieux ; on aurait tort d'en sous-estimer l'importance et d'en faire l'économie sous prétexte que l'annonce explicite de Jésus-Christ ne saurait attendre.

REUSSIR, C'EST REUSSIR ENSEMBLE.

2. Il faut évidemment en venir à la *révélation progressive* du sens ultime et profond du désir de réussite. Une telle révélation suppose une catéchèse de l'appel personnel, de la vocation au sens large : elle conduira au dépassement de l'égocentrisme qui affecte toujours au début le désir de réussite. Faire comprendre à l'adolescent qu'il est connu par son nom, aimé tel qu'il est personnellement, convié par le Christ à réaliser une tâche singulière dans le royaume, qu'il a un rôle unique à jouer, qu'il est en quelque sorte attendu par le monde et l'histoire. Nous sommes appelés à réussir notre vie, mais à la réussir « ensemble », communautairement ; c'est le dépassement de l'individualisme.

---

(2) J. LACROIX, L'Echec (P.U.F., 1964), p. 92.

Les thèmes de catéchèse qui offrent l'occasion de christianiser l'aspiration à la réussite sont multiples : le mystère pascal avant tout (les adolescents commenceront par être sensibles à l'aspect résurrection triomphale et épanouissement, ils n'entreront que lentement et plus tard dans la plénitude du mystère qui inclut obligatoirement le passage par la mort), le sens du péché et de la rédemption, le baptême et la messe, la foi et l'espérance, l'Eglise et le monde, le comportement du chrétien vis-à-vis des valeurs terrestres, etc.

POURQUOI L'ECHEC ET LA MORT.

Pour progressive et patiente qu'elle soit, la catéchèse manquerait de vérité si elle négligeait de situer, à l'intérieur d'une réussite plénière, la fonction des échecs de tous ordres auxquels notre humaine condition ne saurait échapper — à commencer (ou finir) par cette défaite tragiquement inéluctable de la mort où aboutissent nos cheminements les plus allègrement amorcés. C'est le premier versant du mystère pascal, celui de la passion et de la croix. Mais précisément, le scandale de la mort, de la souffrance et du péché ne peut être réduit que dans la foi au mystère total de la pâque. L'adolescent éprouve beaucoup de difficulté à consentir vraiment à sa misère et à son impuissance, à s'admettre pécheur et à recevoir humblement son salut d'un autre que lui-même. Il importe de lui montrer — en éclairant son expérience personnelle par la révélation évangélique — qu'on peut échouer dans une réussite trompeuse et réussir authentiquement dans un apparent échec. Fût-il le péché, ce dernier peut et doit être l'occasion d'une reprise, d'un dépassement, la minute de vérité sur soi-même et l'heure de la grâce d'en haut. Dans tous les domaines, l'échec nous force à une meilleure adaptation au réel total. Il est la rançon de la liberté, et, dans le dessein de Dieu, il nous vaut la merveille du salut dans le Christ : *« O heureuse faute qui nous a valu un tel Rédempteur ! »*. L'étucation d'un adolescent est réussie lorsque celui-ci parvient au stade de maturité où l'échec est accepté sans découragement, comme l'aurore de l'unique succès possible : le salut en Jésus-Christ par entrée libre dans sa mort et sa résurrection.

NI LE CULTE DU SUCCES NI LA MYSTIQUE DE L'ECHEC.

3. Dans son récent ouvrage déjà cité (*L'Echec*), J. Lacroix signale *les deux erreurs contraires* dont la conduite humaine doit se garder : le progressisme et l'eschatologisme. L'application catéchétique semble féconde. La catéchèse suivra un difficile chemin

de crête entre ce que j'appellerai le culte naïf du succès et la mystique de l'échec.

Suivant la première tendance, certaines catéchèses présentent le succès comme un signe d'élection dans l'histoire et l'expérience personnelle des jeunes, une récompense ici-bas de l'action moralement bonne ; l'échec apparaît à l'inverse comme le fruit de la faute. On insiste unilatéralement sur une spiritualité de résurrection, en estompant l'image du Jardin de l'Agonie et du Calvaire.

A l'opposé, la mystique de l'échec tend à voir dans celui-ci le véritable signe d'élection. Cette catéchèse doloriste soulignera que, pour réussir dans l'autre monde, il faut commencer par échouer ici-bas. Le progrès, la science, la technique sont tenus pour diaboliques. Le proverbe « *Qui aime bien châtie bien* » résume cette sagesse résignée. Spiritualité de l'agonie et de la croix qui oublie trop le matin de Pâques...

Une catéchèse correcte doit éviter l'optimisme aveugle ignorant du péché et du mal tout autant que le masochisme et la peur du succès. C'est par l'annonce, progressive, certes, mais intégrale du mystère du Christ mort et ressuscité que l'aspiration adolescente à la réussite pourra être évangélisée. La gloire de Salomon, purifiée de ses équivoques, prophétisera au cœur avide de l'adolescent l'universelle seigneurie du Christ et la seule grande réussite qui vaille.

F. Vincent AYEL.

Demande d'emploi

« Dame soix. cherche pl. service porte,

tél., clients, mardi et mercredi ap-midi.

tél. 15.50.10 de 10 à 12 h. »